





# **Danger en mer des Caraïbes**



Laurent ARAWAK

Danger en mer des Caraïbes

© Laurent ARAWAK, 2023

Dépôt légal 02/2023

Editeur : Laurent Arawak (33)

ISBN : 979-10-359-9632-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Achevé d'imprimer en France  
Imprimé à la demande.

Imprimerie JOUVE  
733 Rue de St-Léonard  
53100 MAYENNE

## **Ouvrages du même auteur :**

Danger en Martinique

Danger en Mer des Caraïbes

Dangers bio-diversifiés

Dangereux esprits

En Danger

## **Avertissements**

Bien qu'inspirée par certaines anecdotes et péripéties vécues par l'auteur, cette œuvre est une fiction. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existantes ou ayant existé ne serait qu'une simple coïncidence.

Les noms sont pris au hasard ou sont imaginaires.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé et est à consommer avec modération

# Avant-propos

## L'Euro :

Les pays de la zone euro n'ayant pas tous la même façon d'écrire le pluriel, l'euro a été décrété invariable lors de sa création. Il l'est d'ailleurs sur les billets de banque. Aucune raison pour qu'il ne soit pas invariable dans la langue française. Dans cet ouvrage, il est donc invariable.

## Les noms :

Les noms sont normalement écrits avec l'initial en majuscule et le reste en minuscule. Aux Antilles françaises, les noms sont parfois aussi des prénoms, comme « Martin » en Métropole. Même si les noms de ce type ne sont pas nombreux dans cet ouvrage, pour faciliter la lecture, tous les noms propres sont entièrement en majuscule.

## Explications rapide et sommaire des noms antillais :

À l'époque de l'esclavage, les négriers, pour l'essentiel Nantais, Rochelais et Bordelais, n'inscrivaient sur les registres que le prénom des esclaves. Leurs clients ne connaissaient donc pas les noms de ceux-ci et dès lors que les esclaves étaient affranchis ou au moment de l'abolition de l'esclavage, pour ceux n'ayant pas de nom connu, car issus de deuxième, troisième ou quatrième génération d'esclaves, il y a eu plusieurs façons de procéder.

Les prénoms ou le prénom et le nom d'un de leurs aïeux, ou de celui venant faire la déclaration, peu importe qu'il soit ou non de la même famille, étaient utilisés comme nom de famille. Ex : MARIE-JOSEPH

Ce qui fait que des gens avec le même patronyme, ne sont pas forcément de la même famille.

Le nom était établi à l'aide d'un groupe de nom ou d'adverbe  
Ex : MAVOISINE ou en fonction de l'imagination et de la culture de la personne de l'état-civil.

Après l'abolition de l'esclavage, des Asiatiques sont venus travailler aux Antilles. D'où la présence d'Antillais d'ascendance asiatique avec des noms venant entre autres de Chine ou d'Inde.  
Ex : TRU-ANH (ANH se prononce ANE)

*On pense plus souvent aux gens qu'on ne leur donne de nouvelles et parfois, on en perd certains de vue.*

*Pour : Corinne, Fazia, Patricia, Cécile, Ingrid, Béatrice, Marjorie, Marie-Josée, Magali, Sonia, Valérie, Évelyne, Odile, Justine, Ludivine, Sylvie, Ghislaine, Laurence, Catherine, Muriel, Pascal, Daniel, Jean-Pierre, Philippe x2, Yves, Pierre et Nicolas.*



# Chapitre 1

Il est 5 h du matin en ce dimanche 6 septembre et une voiture, roulant en direction du sud, semble en difficulté sur la deux fois deux voies. Elle finit cahotante sur la bande d'arrêt d'urgence et son conducteur en descend, visiblement énervé.

— Satané voiture de location. Elle n'est même pas capable de me ramener jusqu'à l'aéroport ! Déjà que je vais devoir passer ma journée dans les avions et les aérogares.... Je sens que ce dimanche va être une vraie galère.

Le jeune homme est guyanais et faute de liaison directe, en ce jour, entre la Martinique et sa terre natale, il va devoir faire une longue escale en Guadeloupe, avant de reprendre un vol à destination du département de la Guyane. Il prend son téléphone portable et appelle, afin d'être dépanné.

— Bonjour, je suis en panne sur l'autoroute. Je me rendais à l'aéroport, mais la voiture s'est mise à brouter et maintenant, je suis sur la bande d'arrêt d'urgence, juste après la zone industrielle de la Lézarde.

— Le long de la mangrove ?

— Oui, c'est ça.

— Humm, ce n'est pas le meilleur endroit pour tomber en panne. Enfermez-vous dans votre voiture, j'arrive dans dix minutes.

À peine l'appel terminé, que le jeune homme se retrouve assommé contre sa voiture. Dix minutes plus tard, comme prévu, la dépanneuse arrive, mais il n'y a que la voiture. Aucune trace de celui qui a demandé son aide. Le dépanneur sort son téléphone et appelle immédiatement la gendarmerie du Lamentin.

— Bonjour, je viens d'arriver pour un dépannage sur l'autoroute, en direction du sud, juste après la zone industrielle de la Lézarde, mais il n'y a plus personne et j'ai vu du sang.

— D'accord, ne bougez pas et ne touchez à rien, on arrive.

Il ne faut pas longtemps aux gendarmes, ainsi qu'au véhicule des techniciens, pour arriver sur place et trouver le dépanneur enfermé dans son camion.

— Il m'a appelé pour être dépanné et quand je suis arrivé, il n'y avait personne. Je vous ai appelé tout de suite.

— Vous avez bien fait. Vous avez touché à quelque chose ?

— Non, à rien du tout. J'ai juste jeté un œil, avant de vous appeler.

— Vous n'avez vu personne ? Ni même un véhicule, dans un sens, comme dans l'autre ?

— Non, rien du tout.

— Merci. On va prendre vos coordonnées et vous viendrez faire votre déposition dans la journée.

— D'accord.

— Lieutenant, il y a deux traces parallèles qui s'éloignent d'ici.

— Quel genre de traces ?

— Comme si on avait traîné quelque chose. Un sac avec des patins en acier par exemple.

— Très bien, on va suivre ces traces.

Le lieutenant se retourne vers son technicien qui vient de fouiller brièvement la voiture.

— Qu'est-ce qu'on a ? Demande t-il.

— Trop de choses...

— Comment ça ?

— On a son téléphone portable, son appareil photo numérique et son ordinateur portable.

— Il y en a pour un sacré paquet d'argent.

— Oui et on a aussi son billet d'avion pour la Guyane via la Guadeloupe. Mais par contre, il manque ses vêtements et ses papiers d'identité.

— Il a été agressé juste pour des vêtements ? Avec tout l'argent que représentent les appareils électroniques, j'espère au moins que c'était des costumes de grande marque.

— J'espère qu'il pourra nous le confirmer, mais même dans ce cas-là...

— Oui, c'est pour le moins singulier comme agression. Demain, j'appellerai l'hôtel de police de Fort-de-France, pour voir s'ils ont déjà eu des cas d'agression de ce style.

S'adressant de nouveau au gendarme qui l'accompagne.

— En attendant, on va suivre ces traces et ensuite, vous regarderez dans la base de données, si vous pouvez trouver des suspects.

— Très bien.

— Comme vous êtes avec une dépanneuse, est-ce que vous pouvez suivre le véhicule des techniciens pour apporter la voiture à la gendarmerie ?

— Bien sûr.

— Vous pouvez faire ça avec des gants et sans toucher à rien, s'il vous plaît ?

— Sans problème.

— Parfait, merci. Bon, en marche, nous, on va suivre les traces. Dit-il, au gendarme qui l'a véhiculé.

Les deux hommes suivent à pied, les traces laissées sur le revêtement de la chaussée.

— Ça va vers le port de plaisance.

— Ça fait une trotte en traînant quelque chose de cette manière.

— Oui. C'est de plus en plus étrange.

Ils retournent prendre leur véhicule et s'engagent à la suite des traces qui sont faciles à suivre. Une fois sur le chemin menant au port de plaisance, la traînée est encore plus facile à suivre et les gendarmes accélèrent. Cela les emmène jusqu'au parking où les traces s'arrêtent subitement en bordure de la mangrove.

— Elles s'arrêtent ici. Devant la mangrove. Fait le gendarme interloqué en regardant son lieutenant.

— Aucune trace de voiture ou de pneus. Pas de corps, pas de sac.

— Et c'est trop loin de l'eau, pour que celui qui a fait cela, soit parti avec une embarcation.

— Oui. De plus en plus étrange. Il a peut-être déposé le sac ici, le temps de se débarrasser du corps, avant de revenir le prendre. Allons voir les bateaux.

Les gendarmes regardent sur les ponts de ceux-ci pour y trouver des traces, mais rien, jusqu'à ce que le lieutenant fasse une découverte.

— Il y a une trace de sang sur la coque de celui-ci.

— Il a été balancé à l'eau ! S'écrit son subalterne en entrant dans celle-ci. Il est sur le ventre.

Le gendarme arrive à hauteur de la victime, la prend par les aisselles et la ramène au sec.

— J'ai appelé les secours. Il respire ?

— Il a un pouls... et oui, il respire, mais c'est léger. Je le mets en PLS.

— Ok. S'il respire alors qu'il était sur le ventre, c'est que ça vient juste de se passer.

— Moi, je n'ai vu personne...

— Moi non plus... moi non plus. Fait le lieutenant en tournant sur lui-même pour observer les lieux.

Quelques minutes plus tard, le véhicule envoyé par l'hôpital arrive en trombe et les médecins se précipitent auprès de la victime.

— On l'a sorti de l'eau où il était sur le ventre, mais il a un pouls et il ventile.

— Très bien, on le mets sous oxygène. Indique le médecin urgentiste à l'adresse de son second, tout en sortant son stéthoscope pour écouter les poumons et le cœur du jeune homme.

Après la mise sous oxygène, la transmission des informations relatives à l'agression et l'installation sur brancard, la situation évolue.

— Il commence à émerger. Remarque le Lieutenant.

— Oui. C'est un bon début, mais on va quand même l'emmener à l'hôpital, histoire de lui faire passer quelques examens.

— Mais avec son choc à la tête, même s'il n'a rien, on le gardera en observation. Intervient, l'urgentiste en chef. Ça vous laissera 48 h pour venir l'interroger.

— Parfait. Merci.

Ils laissent partir les secours et se rendent à la capitainerie, que le bruit a alertée.

— Bonjour. Lieutenant BERNARD. Est-ce qu'un bateau est manquant par rapport à hier soir ou cette nuit ?

— Non. Quand j'ai vu que vous aviez repêché un homme, j'ai vérifié et il n'en manque aucun.

— Vous avez vu ou entendu quelque chose vers 5 h 30 ?

— Non rien du tout. Depuis 5 h 15, j'imprime les rapports concernant la météo et l'état de la mer des Caraïbes. C'est pour les plaisanciers qui souhaiteraient sortir pour la journée ou pour plusieurs jours. Ensuite, j'ai répondu à quelques appels radio. Tout est noté.

— Ça ne vous dérange pas que l'on vérifie ?

— Pas du tout. Allez-y, je vous en prie.

Une fois les vérifications faites et l'emploi du temps confirmé, tant par les heures d'impressions que par les contacts radio, dont certains émanaient de gendarmes et de douaniers, les deux hommes repartent à la gendarmerie du Lamentin.

— Je me demande ce qui peut bien se cacher dans cette mangrove. S'interroge à haute voix le lieutenant.

— Hors de question que je rentre là-dedans !

— Je n'ai pas dit non plus que nous allions y entrer.

— Tant mieux. Vous voulez que l'on fasse un survol avec l'hélicoptère ?

— Avant de gaspiller du carburant, on demandera au pilote s'il y a déjà jeté un coup d'œil.

Dès le lundi matin, l'agression fait la Une de la presse locale, qu'elle soit télévisuelle, radiophonique ou papier. L'inspecteur Jonah MARIE-JOSEPH et son binôme Tony TRU-ANH lisent, avec attention, l'article paru à ce sujet dans le France-Antilles, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

— Inspecteur MARIE-JOSEPH.

— Bonjour. Lieutenant BERNARD. Je suis en charge de l'agression sur l'autoroute. J'ai certains de vos collègues qui m'ont conseillé de voir également avec vous. Je me permettais donc de vous appeler, pour savoir si vous aviez connaissance de cas similaires.

— Des agressions sans le vol des objets précieux, mais juste celui des vêtements ?... Non, pas que je me souviene, mais on va vérifier.

— Merci inspecteur MARIE-JOSEPH. Tenez-moi informé.

— Sans-faute, lieutenant BERNARD.

— Il voulait savoir si on connaissait l'agresseur qu'il cherche ? Demande Tony, une fois le téléphone raccroché.

— Presque. Si on avait connaissance de cas similaires.

— Ça ne me dit rien. Même si tous les deux, nous ne nous sommes pas souvent chargés des affaires d'agressions. Qui plus est, une de ce type aurait paru suffisamment étrange pour faire le tour de toutes les forces de l'ordre de l'île et s'en rappeler.

— Oui et pour une fois qu'une affaire tarabiscotée tombe sur d'autres, ça me va très bien.

— Ne te réjouis pas trop vite, on ne sait jamais comment ça peut tourner.

De son côté, le Lieutenant, accompagné d'un subalterne, se rend à l'hôpital de la Meynard pour interroger la victime. Il espère en apprendre plus sur les circonstances de l'agression et celui qui l'a commise.

— Bonjour, nous venons voir l'homme victime d'une agression sur l'autoroute dimanche matin.

— Euh... oui, je vous appelle le médecin.

— Il y a un problème ? Demande le lieutenant de gendarmerie.

— Le médecin ne va pas tarder, vous pouvez l'attendre sur les chaises qui sont juste ici. Fait-elle en les indiquant de l'index.

Sans plus de parole et de formalité, les deux gendarmes vont s'asseoir sur les chaises.

— Si ça, ce n'est pas éluder une question, je ne suis plus gendarme.

— Oui, et ça sent les complications.

Après quelques minutes, un médecin fait son apparition.

— Bonjour, vous êtes venus pour l'homme agressé sur l'autoroute, c'est ça ?

— Oui.

— Je n'ai malheureusement pas de bonnes nouvelles à vous donner. Il est décédé en début de matinée, d'un AVC, un accident vasculaire cérébral de type hémorragique pour être précis. Tous les examens étaient normaux à son admission et en début de

soirée, mais une artère a éclaté pendant la nuit. On a tout essayé, mais nous n'avons pas pu le sauver. Désolé.

— J'imagine que c'est le risque avec ce genre de traumatisme. Vous avez pu obtenir son nom et des informations le concernant ?

— Je vous ai fait une copie de toutes les données non-médicales que nous avons obtenues à son sujet et nous allons vous donner ses affaires personnelles en notre possession.

— Ça nous permettra, une fois l'autopsie faite, de le rendre à sa famille. Merci Docteur.

Une fois les affaires personnelles de la victime récupérées dans un sac en plastique, les deux gendarmes quittent l'hôpital.

— Effectivement, ça s'est sacrément compliqué.

— On va étudier son ordinateur, son téléphone et son appareil photo, pour voir s'ils peuvent nous donner un motif quelconque, autre que celui d'une banale agression.

— Vous ne croyez pas à la simple agression ?

— Juste pour une valise de vêtements ? Ça me paraît, vraiment trop bizarre. À mon avis, soit il y a quelque chose que l'on ignore sur notre victime, soit notre intervention a dérangé l'agresseur et ça nous empêche d'avoir le vrai mobile.

— Si on l'a dérangé, on ne l'a pas vu pour autant.

Loin de ces interrogations, Mike MARTTIN est un jeune homme métropolitain qui vit en Martinique depuis environ vingt mois. Il a sa bande d'amis, parmi ses voisines et voisins, ainsi que parmi ses anciens collègues que sont Magda, Danny, Oscar et Noël. Si ce sont d'anciens collègues, c'est que contrairement à eux, qui continuent à travailler dans l'entreprise où ils se sont connus, lui est actuellement au chômage. Et justement, en cette mi-septembre, cela fait déjà plus d'un mois, que Danny a demandé et posé une semaine de vacances, pour assister au mariage de sa petite sœur en qualité de témoin. Le vieux, Gérard

BENNOIT les lui a refusés, mais depuis, le prestataire extérieur qui gère les ressources humaines est intervenu.

— En ma qualité de responsable des ressources humaines, j'ai décidé de passer outre monsieur BENNOIT et de vous accorder vos jours de congés.

Tout le monde sait que ce type est malhonnête et véreux, et que c'est à cause de lui, que Mike a été viré de chez les BENNOIT. Danny aussi le sait et il se doute qu'il s'agit d'un coup fourré, mais il s'en moque et se rendra qu'en même au mariage de sa petite sœur. En ce vendredi soir, Mike emmène donc son pote à l'aéroport, pour qu'il puisse aller officier en sa qualité de témoin.

Le lundi matin suivant, alors qu'il remonte du centre-ville, et plus précisément de l'ANPE, Mike voit à côté de son téléphone, les signaux de l'indicateur de numéro et du répondeur qui clignotent. C'est Erwin, le petit ami de sa meilleure amie, Carine. Il lui apprend qu'ils ne sont plus ensemble et que pour changer d'air, il va venir en Martinique, pour trois semaines de vacances, avec un pote que Mike et Danny connaissent également, Philibert.



## Chapitre 2

Pour Mike, il ne s'est rien passé de particulier durant la semaine de vacances de Danny, qui est désormais rentré de son séjour en Métropole. Cela a permis à ce dernier de voir toute sa famille en une seule fois et de faire la fête avec eux. Il est donc ravi de ses congés, même si ce n'était que pour une semaine. Toutefois, comme il s'y attendait, pendant ses vacances, il a reçu des courriers lui demandant de justifier de son absence et est convoqué à un entretien pour une éventuelle sanction disciplinaire, pouvant aller jusqu'au licenciement. Dans le même temps, il est mis à pied à titre conservatoire et ne peut donc pas reprendre le travail.

Deux semaines plus tard, comme il s'y attendait, Danny est licencié.

- Ils m'ont licencié, alors qu'ils n'en ont pas le droit.
- Ce n'est pas comme si tu ne t'y attendais pas.
- C'est sûr, mais de toute façon, comme je te l'avais dit avant de partir, quel qu'en soient les conséquences, il était hors de question que je rate le mariage de ma petite sœur.
- C'est compréhensible et j'aurais fait pareil. Tu étais le témoin et c'était juste pour une semaine, mais ce n'est pas pour rien que de l'avis général, ce sont des pourris.
- Le bon côté, c'est que maintenant, je suis comme toi, débarrassé d'eux et j'ai tout mon temps pour m'écarter et partir en vadrouille, semaine prochaine, avec toi et les deux autres loustics.

Le samedi après-midi suivant, Erwin et Philibert débarquent à l'aéroport. Mike vient les accueillir, mais ils ont loué une voiture pour rejoindre leur location à Anse Noire, alors après quelques minutes de discussion, il les laisse partir s'installer.

Au cours des jours qui suivent Mike, Danny, Erwin et Philibert se retrouvent régulièrement, à Anse Noire pour profiter des fonds marins et pour prendre l'apéritif dans le petit bar qui se trouve juste à côté, à Anse Dufour. Ils partent également en balade, par exemple pour monter sur la montagne Pelée, afin de profiter de la vue magnifique qu'elle offre sur la baie de Saint-Pierre et sur la côte atlantique, jusqu'à la presqu'île de la Caravelle. Voire, encore plus au sud, quand le ciel est bien dégagé.

Les quatre compères continuent à sillonner la Martinique pour des parties de pêches, se baigner avec palmes masque et tuba ou faire de la randonnée aux sources chaudes, à la cascade Didier ou encore à la Caravelle. Le soir, les quatre amis, après un bon barbecue, généralement accompagné de rhum Neisson blanc et de bière Lorraine, excepté pour Mike, qui ne boit pas d'alcool, mais de l'eau de Didier et des jus de fruits, ils vont s'allonger sur le ponton en bois de mahogany grande feuille. Cette essence est une variété d'acacias, dont l'odeur caractéristique et agréable du bois, participe à la magie des lieux. L'absence de pollution lumineuse où se trouve le ponton, ainsi que la position géographique de la Martinique, permettent d'observer une beaucoup plus grande quantité d'étoiles qu'en Métropole, ils en profitent donc, pour observer le ciel et les étoiles. Un soir, alors qu'ils sont en train de regarder le ciel, Mike montre un nuage tout en hauteur.

— J'ai un oncle qui a son brevet de pilote d'avion et il dit qu'il ne faut jamais passer sous ce type de nuages et encore moins dedans.

— Pourquoi ?

— À cause de la charge électrostatique qu'il y a l'intérieur du nuage. Ça pourrait crasher l'avion.

Les quatre potes continuent à regarder sans rien dire, jusqu'au moment où le nuage arrive au-dessus d'Anse Dufour et que des éclairs apparaissent à l'intérieur de celui-ci.

- Vous avez vu comme moi ?
- L'éclair ? Oui. Tiens, en voici un autre.
- Effectivement, c'est électrique.

Tout le monde se tait, profite du spectacle grandiose et magnifique qui se déroule sous leurs yeux. Au bout d'un moment, tout le monde se lève et retourne au bungalow pour manger un morceau, boire un verre et discuter. Environ une heure plus tard, Erwin, qui a trop bu, est parti s'allonger, Philibert, lui aussi dans le même état, s'est endormi assis sur une chaise en tissu, style fauteuil de metteur en scène, alors que Danny, qui n'est pas mieux, est dans un hamac. Seul Mike qui n'a pas bu d'alcool et a encore les yeux ouverts est retourné sur le ponton, où il finit malgré tout par s'endormir.

Les jours passent dans la joie et la bonne humeur, le tout accompagné de bons gueuletons et de sorties un peu partout. Au bout de deux semaines à ce rythme, Erwin et Philibert décident d'aller visiter l'île voisine et au sud de la Martinique, Sainte-Lucie.

— Euh ... Vous savez parler anglais ? Demande Mike, qui connaît déjà la réponse.

— Oh ! Mais ne t'inquiète pas fish, cat, dog... Je parle anglais moi ! Lance Erwin.

— Ah ouais ? Fish, cat, dog... Ça promet d'être marrant. Dit Mike, en regardant Danny.

— Et dire qu'on va manquer ça ! Surenchérit, ce dernier, tout en affichant un large sourire.

Bien évidemment, Danny et Mike rigolent parce qu'ils sont beaucoup plus sceptiques qu'Erwin, quant aux aptitudes de celui-ci à s'exprimer dans la langue de Shakespeare. Malgré tout, les deux vacanciers ont pris les billets et partiront dans deux jours. Ils rendront leur voiture de location la veille et c'est Mike qui viendra les chercher, pour les conduire à l'embarcadère.

Le lendemain, la vie reprend son cours normal. Mike vaque à ses occupations et notamment à ses recherches d'emploi.

Le jour du départ des deux loustics pour Sainte-Lucie, Mike prend la route pour Anse Noire. Il arrive assez tôt pour qu'ils puissent rejoindre l'embarcadère sans précipitation, mais évidemment Philibert et Erwin ne sont pas prêt à l'heure prévue. Au final, le départ se fait en retard et donc sans marge de manœuvre. Mais Mike, qui sait rouler vite et qui connaît bien la route, sait par où passer, pour éviter les bouchons qui se trouvent au niveau du centre-commercial de la Galléria. Ils arrivent juste à temps et moins de cinq minutes après, Erwin et Philibert sont sur le bateau qui entame sa route vers l'île de Sainte-Lucie.

La fin de matinée se passe normalement pour Mike, qui mange avant de descendre à pied en ville pour voir quelques amis et faire un complément de course. À son retour, vers 16 h, il a un message sur son répondeur. Il l'écoute et à sa grande surprise, c'est Erwin.

— Salut Mike, bon, bah finalement ça s'est mal passé à Sainte-Lucie, alors on est revenu en Martinique. On va louer une voiture et essayer de se trouver une nouvelle location vers Anse Noire. On te rappellera pour te dire où elle est exactement et on t'expliquera tout ça quand on se verra. À plus.

« Qu'est-ce qu'il a bien pu se passer pour entraîner un retour si précipité ? » Se demande Mike, avec un grand sourire sur le visage.

Vers 18 h, il reçoit un appel d'Erwin lui expliquant l'endroit où se trouve leur nouvelle location et décrivant la voiture qu'ils ont réussi à louer.

Lors de la visite suivante, les deux compères donnent les raisons de cet aller-retour si rapide.

— Pour passer la douane à Sainte-Lucie, il faut pouvoir justifier d'un hébergement, mais ça, on n'en savait rien et personne ne nous l'a dit quand on a pris le billet. Ils nous ont donc obligés à prendre les pages jaunes locales et à téléphoner pour trouver un hébergement. Avec beaucoup de difficultés pour se faire comprendre, on a fini par réserver un hôtel. Tant qu'on avait le téléphone, on a demandé si on pouvait en profiter pour louer une voiture. Mais c'était tellement hors de prix qu'on y a renoncé après deux essais. On s'est rabattu sur les loueurs de vélo, mais c'était pareil, ça coûte une fortune.

— Ah ouais, à ce prix-là, autant s'acheter un vélo, voire même carrément un scooter. Renchérit, Philibert

— On a laissé tomber et on a demandé à passer la douane. Comme on avait un hôtel, ça n'a fait aucune difficulté. Mais une fois en ville, la seule personne qui nous a parlé en français, parmi toutes celles que l'on a croisés et à qui on s'est adressé pour trouver notre chemin, c'est un type qui nous a proposé de la cocaïne.

— Si encore, il nous avait proposé de l'herbe. Relève Philibert tout sourire.

— C'est sûr que vous auriez été content... Fait remarquer Danny.

— Bref, ça nous a pris la tête, alors on a décidé de quitter ce pays qui ne voulait pas de nous depuis le début et on a fait demi-tour.

— Quand les douaniers et l'équipage nous ont vus revenir, ils ont halluciné. Pour eux, c'était du jamais-vu et ça a fait rire tout le monde.

Et il en est de même pour Mike et Danny, qui d'ailleurs ne se gênent pas pour se moquer d'eux avec gentillesse. Malgré tout, les deux résidents ne sont pas dupes et savent très bien que la drogue est le fléau des Antilles et qu'il n'épargne aucune île. Au final, Mike et Danny ne sont pas surpris de cette mésaventure. Quoi